



## JOURNAL DE MONACO

PARAISANT TOUS LES DIMANCHES

LITTÉRATURE

BEAUX-ARTS

ABONNEMENTS :

UN AN . . . . .	42 francs
SIX MOIS . . . . .	6 »
TROIS MOIS . . . . .	3 »

POUR TOUT CE QUI CONCERNE LA RÉDACTION,  
S'adresser, *franco*, à M. CHARLES DE LORBAC, rédacteur  
en chef, et pour l'administration, au Gérant, à  
Monaco (Principauté).

ANNONCES. . . . .	25 cent. la ligne
RÉCLAMES. . . . .	50 »
FAITS MONACO. . . . .	1 franc

### OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES FAITES A MONACO, DU 5 AU 12 SEPTEMBRE

DATES	THERMOMÈTRE CENTIGR.			ÉTAT de l'atmosphère	DATES	THERMOMÈTRE CENTIGR.			ÉTAT de l'atmosphère
	8 heures	2 heures	6 heures			8 heures	2 heures	6 heures	
5 Septembre	20	19	18	Beau	9 Septembre	19	20	19	Beau
6 Septembre	18	19	18	Pluie	10 Septembre	20	21	19	id.
7 Septembre	19	20	19	beau	11 Septembre	19	20	19	id.
8 Septembre	20	21	22	id.					

Monaco, le 12 Septembre 1858

Une lettre insérée dans la numéro de l'*Avenir de Nice* du 27 août dernier, et provenant de la Société du Cap Martin, contient des faits mensongers qu'il importe de démentir.

M. Mouchy, signataire de cette lettre, affirme officiellement au nom de Monseigneur l'Archevêque de Gênes et de Monseigneur Solà, Evêque de Nice, que ces vénérables prélats continuent à aider de leur puissant concours la fondation de l'œuvre et à seconder ses projets.

En réponse à cette audacieuse assertion et avec l'autorisation de Monseigneur l'Evêque de Nice, nous publions la lettre adressée par sa Grandeur à M. Mouchy.

« Nice, le 24 août 1858.

» Monsieur,

» Lorsque j'ai accepté avec Monseigneur Charvaz, Archevêque de Gênes, le patronage

» de l'établissement religieux que l'on voulait ériger dans le Cap Martin, j'ignorais tout-à-fait les droits de S. A. le Prince de Monaco sur ce lieu.

» Les sentiments de respect et de reconnaissance que je dois professer envers ce Souverain ne me permettraient jamais de prendre part à une nouveauté qui puisse blesser ses droits. C'est pour cela que je vous prie de ne plus mêler dorénavant mon nom aux publications que vous ferez dans les journaux, pour ne pas me mettre en lutte contre un Prince de mon Diocèse et qui m'a déjà honoré de plusieurs bienfaits.

» Monseigneur Charvaz me prie aussi de vous faire de son côté la même prière, etc.

« † Jean-Pierre, Evêque. »

Quant à l'ordonnance du Prince Honoré V qui, selon une fausse assertion, prescrirait que le Cap Martin, fera partie du domaine public,

nous croyons devoir en donner une copie, collationnée sur l'original.

« Nous Honoré, etc.

» Avons autorisé et autorisons, « Le sieur Vial, Inspecteur de Nos domaines, à traiter avec MM. les administrateurs de l'hospice civil de la Ville de Nice, pour l'achat de la partie de terre nommée le Cap Martin, et ce pour la rente de quatre cents francs, payable par notre Trésorier Général, de semestre en semestre, à MM. les administrateurs.

« La dite rente remboursable au capital de huit mille francs à Notre volonté.

« Le Cap Martin demeurera réuni au Domaine du Prince.

Donné en Notre Palais de Monaco, le 17 Janvier 1818.

L'exposé de ces simples faits étant suffisant pour mettre le public en garde contre une coupable spéculation, nous ne reviendrons plus sur ce sujet. (Communiqué)

## FIN TRAGIQUE DE LUCIEN

Seigneur de Monaco.

Après avoir contraint l'armée génoise à lever le siège de Monaco, Lucien, jouissait en paix du prix de sa victoire au milieu de ses sujets, usant si sagement du pouvoir qu'on oubliait presque qu'il avait, pour le conquérir, immolé Jean II son frère à son ambition. En 1518 il avait épousé Anne de Pontevez, fille de Tannequin, Seigneur de Chabannes et de Jeanne de Villeneuve-Flagosc, et de cette union étaient nés plusieurs enfants qui grandissaient sous ses yeux. Enfin Louis XII après avoir vainement essayé d'obtenir de lui la cession de Monaco venait de recevoir son serment de fidélité et de soumission, et le roi de France avait en échange confirmé les droits que les seigneurs de Monaco avaient perçus jusqu'alors sur les bâtiments qui passaient dans les eaux de ce port, jusqu'à deux lieues en mer. Lucien semblait, en un mot, arrivé au comble de la prospérité et du bonheur quand tout à coup un drame épouvantable vint se dérouler dans son propre palais où il tomba victime d'un crime longtemps prémédité.

Les archives de la cour de Turin nous ont conservé les détails de ces horribles scènes que nous retrouvons dans le savant historien des Alpes Maritimes (\*).

« Parmi les sœurs de Lucien, l'une, du nom de Françoise, avait épousé Luc Doria, seigneur de Dolc'acqua. Restée veuve, Françoise avait fait, dès le 19 décembre 1513, son testament auquel elle joignit un codicile, le 15 octobre 1515 où, entre autres dispositions, elle instituait ses enfants héritiers, et nommait exécuteurs testamentaires Augustin Grimaldi, évêque de Grasse, Lucien Grimaldi, de Monaco, ses frères, et Ansaldo Grimaldi, de Gênes, son parent. Or, après la mort de Françoise, Barthélemy son fils aîné, commença à se plaindre de son oncle Lucien qui différerait de lui remettre la part qui lui était due de l'héritage de sa mère.

« Aveuglé par l'avarice et la haine, Barthélemy Doria résolut de tuer son oncle, et, à l'aide d'un stratagème infernal, de s'emparer du château de Monaco. Plusieurs jours avant d'exécuter sa criminelle entreprise, il envoya au Port d'Hercule quelques-uns de ses gens qu'il avait instruits de ses desseins, et dont plusieurs étaient sujets de son cousin le fameux André Doria, seigneur d'Oneille. Barthélemy priait Lucien de vouloir bien leur permettre de séjourner à Monaco, attendu que, par suite de je ne sais quelle rixe, ils ne pouvaient demeurer en sûreté dans ses domaines.

« L'imprudent Lucien reçut ces agents secrets à Monaco, et bientôt après son neveu lui témoignait l'intention d'aller trouver à Lyon le roi de France, et l'espoir d'obtenir une place honorable dans l'expédition du Milanais. Barthélemy vint donc dans ce but apparent au Port d'Hercule, et là il communiqua à son oncle une lettre que lui envoyait de Lyon André Doria, lettre dans laquelle après l'avoir pressé de se rendre en France, il lui disait : *qu'il était temps d'exécuter le projet qu'il savait.* Ces paroles

équivoques firent soupçonner plus tard l'illustre amiral d'avoir trempé dans cet assassinat, d'autant plus que ses galères se présentèrent devant place après la consommation du crime.

« Barthélemy, décidé en apparence à se rendre à Lyon, retourna à Dolc'acqua sous prétexte de faire ses préparatifs. Sur sa demande Lucien envoya un de ses brigantins devant Vintimille pour transporter son neveu avec sa suite et ses effets au Port d'Hercule, où celui-ci devait prendre congé de lui, et de là continuer son voyage. A son arrivée, Barthélemy fut invité par son oncle à aller entendre la messe ; il refusa, disant qu'il l'avait déjà entendue. Lucien alors y alla seul et son neveu resta pendant cet intervalle sur la galerie du palais en entretien secret avec ses gens. Après la messe, on se mit à table. La place d'honneur avait été donnée à Barthélemy, mais il lui fut impossible de rien prendre ; et il était aisé de reconnaître à la préoccupation de son esprit, à la pâleur de son visage et à l'expression singulière de ses traits, qu'il méditait quelque projet sinistre et coupable. Lucien attribua l'état de son neveu à une tristesse passagère, et, après l'avoir vainement pressé de manger, il lui mit entre les bras un de ses petits-enfants, afin de le distraire, mais Doria se prit à trembler de telle sorte qu'on fut obligé de lui ôter l'enfant qu'il n'était pas en état de soutenir.

« Une conduite si étrange aurait dû faire naître des soupçons ; elle n'en inspira point aux assistants.

« Barthélemy pria Lucien, au sortir de table, de vouloir bien lui donner ses instructions pour ce prétendu voyage de France ; et, à cet effet, ils allèrent ensemble dans un cabinet situé au bout de la galerie, où Lucien avait l'habitude d'écrire et d'expédier ses affaires. Ils s'entretenaient sur ce sujet, lorsque le Majordome vint prévenir son maître qu'il apercevait quatre galères se diriger sur Monaco. Barthélemy dit qu'elles appartenaient à l'escadre d'André Doria, son cousin, et il écrivit aussitôt au commandant pour qu'il eût à entrer dans le port et recevoir une communication pressante. Il montra cette lettre à Lucien, puis il la remit au Majordome, en lui recommandant de la porter lui-même à sa destination avec un bateau armé ; c'est ainsi qu'il éloigna du palais 12 à 14 hommes nécessaires pour l'armement de la chaloupe.

« 22 août 1523. — Les mesures ainsi prises, il fit sortir les serviteurs qui se trouvaient sur la galerie, à l'exception d'un esclave noir qui ne voulut jamais se retirer. Lucien, s'assit alors près de la table, et son neveu, resté debout, se disposait à écrire, lorsqu'un Sicaire de Saint-Rème venu avec Doria, entra dans le cabinet, suivi d'un de ses complices. Presqu'en même temps, l'esclave noir qui avait refusé de s'éloigner, habitué qu'il était à ne jamais quitter son maître l'entendit crier effroyablement et répéter ces mots : *Ah ! traître, ah ! traître* ; il s'approcha du cabinet entrouvit la porte, sans oser entrer, et vit Doria terrassant Lucien, lui enfonçant un poignard dans la gorge, et criblant ensuite son corps de mille coups. Les gens de l'assassin qui étaient aux aguets, accoururent vers le cabinet armés jusqu'aux dents, et entourèrent Barthélemy, qui laissant le cadavre de sa victime, sortit l'épée à la main en criant : *Ammazza ! ammazza !* Ce cri fut répété par les siens et par ceux qu'il avait envoyés d'avance à Monaco. On détacha les hallebardes et les javelines des panoplies de la garde du salon, et on chassa dans la cour le peu de domestiques qui se trou-

vaient par hasard à cette heure dans le palais. Barthélemy et ses complices se rendirent ainsi maîtres de la plus grande partie de ce vaste édifice ; mais ils ne purent s'emparer de la grande terrasse, où quelques serviteurs, qui s'y étaient retranchés poussèrent le cri : *aux armes !* cri auquel les habitants répondirent en se précipitant tout armés vers le château. Dolc'acqua et les siens en fermèrent aussitôt les portes, et firent aux galères ancrées derrière le Cap d'Aglio le signal convenu, signal qui ne fut point aperçu par elles.

« Cependant les habitants forcèrent les portes du palais, et attaquèrent les assassins fortifiés dans le château. Alors Barthélemy se montra aux assaillants et demanda qu'on l'entendit, En même temps il fit traîner le cadavre de Lucien jusqu'à la moitié de l'escalier, parce que les habitants ne voulaient pas croire à la mort de leur seigneur.

« Les raisons de Barthélemy ne furent point écoutées, le peuple en masse le chargea d'injures et se disposa à se saisir de sa personne. La position était critique de part et d'autre. D'un côté, les gens de Doria se trouvaient dans le danger le plus imminent, les secours promis et attendus tardant à paraître ; de l'autre les habitants s'inquiétaient grandement en songeant que le meurtrier s'était fortifié avec ses hommes dans la partie la plus inaccessible du château, qu'un certain nombre des siens était répandu en ville et qu'il risquait à chaque instant d'être secouru par les galères ennemies. Au milieu de ces craintes et de ces hésitations, Barthélemy offrit de se retirer, lui et ses gens, le vie sauve ; le peuple y consentit. »

Les rois de France et d'Espagne s'émurent profondément au récit du crime affreux qui venait d'ensanglanter l'antique palais des princes de Monaco ; ils expédièrent des ordres sévères pour que les assassins fussent arrêtés, jugés et condamnés suivant toute la rigueur des lois.

Doria employa tous les moyens possibles pour se justifier, accusant Lucien d'avoir blessé son honneur par des insultes graves, d'avoir voulu attenté à ses jours en le frappant avec le même poignard dont il s'était servi après le lui avoir arraché des mains pour se défendre. Toutes ces raisons furent impuissantes, le Podesta procéda contre le criminel qui fut condamné à mort par contumace, et tous ses biens confisqués au profit des successeurs de Lucien.

Peu de temps après, le pape Clément VII envoyait de Rome un bref à Augustin Grimaldi, évêque de Grasse, frère et successeur de Lucien pour l'exhorter à accorder la grâce à l'homicide qui venait d'être fait prisonnier dans un attaque du château de la Penna ; tout fut inutile et Barthélemy Doria, conduit à Monaco, sous bonne escorte y fut pendu sous les regards curieux de la foule qui applaudit à son supplice.

CHARLES DE LORBAC.

C'était, il y a quelques jours, l'anniversaire de la mort de Manin.

Chacun connaît ce héros des temps modernes, ce martyr d'une grande idée qui, comme l'a dit M. Legouvé, a tout fait pour elle excepté le mal.

Reproduire les vers que l'illustre poète lui a

(\*) Gioffredo.

consacrés et qu'il a lus à la séance annuelle des cinq Académies, c'est pour nous un double devoir et une double satisfaction :

### UN SOUVENIR DE MANIN

Compagnes de plaisirs et de goûts studieux,  
Sœurs par des nœuds plus doux que des nœuds  
de familles,  
Un soir, dans un réduit calme et silencieux,  
Un livre entre les mains et des pleurs dans les  
Un soir causaient deux jeunes filles [yeux,  
La plus jeune, le doigt sur la page arrêté,  
Interrogeait le livre avec anxiété,  
Interrogeait sa sœur à ses côtés assise,  
Et tandis qu'elle parle, et son front, et sa voix,  
Et ses grands yeux naïfs respirent à la fois  
L'enthousiasme et la surprise.

**Berthe**

(montrant le livre qu'elle tient encore ouvert).

Quoi ! ma sœur, ce Vénitien  
Dont je vois là l'histoire et si courte et si pleine ;  
Ce dictateur, homme de bien,  
Qui soudain, en un jour, devenant capitaine  
A force d'être citoyen,  
Disputa dix-huit mois sa Venise, à la haine  
Du tout-puissant Autrichien !  
Quoi ce proscrit au cœur sublime,  
Qui, repoussant tout pacte avec le crime  
Resta trop grand pour consentir,  
Noble Italie ! à convertir  
Au vil nom d'assassin ton saint nom de victime !  
Quoi ! ce martyr sur qui tant de pleurs ont coulé,  
Même en la nation qu'il avait combattue !  
Quoi ! cet immortel exilé  
A qui son lieu d'exil élève une statue !  
Manin !... il végétait ici, dans ce quartier ;  
D'un pauvre professeur il faisait le métier,  
Il donnait des leçons ?... il en manquait peut-être ?  
Tu le connus ?... il fut ton maître ?...  
Comment osais-tu le payer ?

**Camille**

Oh ! la première fois, ma crainte fut bien grande.  
En vain depuis deux jours je m'essayais ! En vain  
Dans le fond d'une bourse, ouvrage de ma main,  
Avais-je déguisé mon paiement en offrande ;  
J'en tremblai pas moi dans le moment urgent  
Je roulais sous mes doigts ce malheureux argent ;  
Ma main s'avancait, puis se retirait plus prompte ;  
Je me sentais rougir, je n'osais regarder.  
J'aurais eu, je crois, moins de honte  
A la tendre pour demander.

**Berthe**

Je le comprends !

**Camille**

Mais lui, me souriant en père :  
« Ah ! pauvre enfant ! quel embarras !  
» Allons, n'ayez pas peur ; donnez-moi mon sa-  
laire :  
» De meilleurs que Manin ont passé sur la terre  
» Vivant de leur travail et n'en rougissant pas !  
» Puis, le labeur soutient ! la paix est sa compa-  
gne,  
» Le pain même de l'étranger  
» N'est plus amer quand on le gagne. »

**Berthe**

Dois-je te l'avouer, ma sœur ? sa pauvreté  
M'étonne ; je croyais... à tort... je le suppose...  
Que d'un emploi public, d'un jour d'autorité  
Il restait toujours quelque chose,  
Même après qu'on l'avait quitté ;  
Et lui qui, sous l'effort d'une armée assiégeante,

D'un peuple tout entier eut le gouvernement,  
Lui qui fut dictateur...

**Camille**

Il le fut, mais comment ?...  
Je ne veux pas, dit-il, que solde ou traitement  
Appauvrisse pour moi la patrie indigente !  
Et pendant ce long dévouement,  
Pendant vingt mois de puissance suprême,  
Sais-tu ce qui fit vivre et les siens et lui-même ?  
Un manuel de droit dont il était l'auteur,  
Et le pauvre avocat nourrit le dictateur.

**Berthe**

(avec émotion)

On nous vante toujours ceux de Sparte et de  
Rome !  
Mais dans tout leur Plutarque est-il un plus  
grand homme !  
Qu'importe que l'Etat, sous l'Autriche courbé,  
Eût plus ou moins de territoire ?  
Et qu'importe encore à l'histoire  
Qu'il n'ait lutté qu'un jour et qu'il ait succombé ?  
Ce livre le dit bien : ce n'est pas la victoire,  
Ce n'est pas la durée ou le prix du débat,  
Ni le nombre des gens qu'en bataille on dispose,  
Non ! c'est la grandeur de la cause  
Qui fait la grandeur du combat !  
Et tous ces fameux Grecs immortels par la guerre  
Me touchent moins le cœur que ce pauvre avocat,  
Qui, sans armes, sans or, sans pouvoir, sans soldat  
Réveille en un jour cette terre  
Qu'on nommait la terre des morts,  
Déchaîne d'une main le peuple tributaire,  
Mais de l'autre lui met et le frein et le mors ;  
Ne permet pas un meurtre et pas une rapine  
Même contre les étrangers ;  
Combat tous les fléaux joints à tous les dangers,  
Disette, choléra, bombardement, famine ;  
Et quand, à bout de force, il ne peut plus lutter,  
A son pays vaincu lègue un honneur suprême,  
Plus durable et plus pur que la liberté même,  
La gloire de la mériter ! »

**Berthe**

Etait-il jeune encor, chère sœur ? Quel effet,  
Quand tu le vis d'abord, t'a produit son visage ?  
Lisait-on sur son front tout ce qu'il avait fait ?  
**Camille**

Oui ! même on y lisait tout ce qu'il comptait faire.  
**Berthe**

T'imposait-il ?

**Camille**

Un peu.

**Berthe**

Te faisait-il peur ?

**Camille**

Non

**Berthe**

Près de lui cependant tu devais d'ordinaire  
Eprouver ce respect, ce trouble involontaire,  
Cette crainte qu'inspire un grand homme, un  
grand nom !

Lui-même, car enfin ils sont ce que nous som-  
mes,

Devait dire : Je fus dictateur, potentat. »

**Camille**

Il disait : Plaignez-moi, j'ai perdu mon état,  
Je n'étais bon à rien qu'à gouverner les hommes

**Berthe**

A chacun de ses mots un nouvel horizon  
S'ouvre, et plus je t'entends, plus je voudrais  
t'entendre.

Quand vous retrouviez-vous ? Est-ce en cette  
maison ?

Savait-il enseigner ? Qu'aimait-il à t'apprendre ?  
Comment se passait ta leçon ?

**Camille**

D'une assez singulière et piquante façon.  
D'abord, pauvre grand homme, il voulut par  
scrupule,  
Et pour être bien sûr qu'il gagnait son argent,  
D'un maître de grammaire empruntant la férule,  
M'en signer verbe, adverbe, et nom, et particule ;  
Mais las ! qu'il était gauche en habit de régent !  
Pour lui cette grammaire et son étroite règle  
Était comme une cage où se débat un aigle !  
Il n'y tint pas. Un jour, rejetant loin de lui  
Méthodes et syntaxe : oh ! c'est par trop d'ennui,  
Dit-il ; ni vous ni moi ne sommes faits, ma chère,  
Pour toujours ressasser ce fatras de pédant :  
Cherchons une plus pure et plus haute atmos-  
phère ;

Cherchons la liberté, la flamme, la lumière ;  
Cherchons la poésie !... Et depuis ce moment  
Nous n'avons pas un jour ouvert le rudiment.

**Berthe**

Quel poète aimait-il entre tous ?

**Camille**

Oh ! le Dante !

**Berthe**

Le Dante, fugitif, exilé comme lui !

**Camille**

Oui.

**Berthe**

Le Dante, pleurant l'Italie esclave !...

**Camille**

Oui.

**Berthe**

Le Dante s'écriant dans sa douleur ardente :  
O terre de malheur, que toute gloire a fui !...  
Qu'il devait être beau quand il lisait le Dante,  
Et quelle clarté pure en ces jours t'aura lui !

**Camille**

Du plus grand de ces jours te dirai-je l'histoire ?

**Berthe**

Oh ! parle !

**Camille**

Une bien chère et bien triste mémoire'  
( Mes traits, pour lui, dit-on, étaient un souve-  
mir )

A nos graves leçons bientôt venant unir  
L'amical abandon des liens de famille,  
Changeait le maître en père et l'écolière en fille.  
Un jour d'hiver, un jour sombre, humide et glacé,  
Il arrive, tremblant de froid, le front baissé.  
Fils de cette contrée heureuse et printannière  
Où les nuits sont, dit-on, plus belles que nos  
jours,

De nos hivers, pour lui la brume coutumière  
Était encor l'exil... l'exil de la lumière...  
Et sous notre ciel gris il frissonnait toujours.  
Dès qu'il entre, selon ma moqueuse habitude,  
Près du large foyer du cabinet d'étude  
Je l'entraîne, en riant de son air tout transi ;  
Mais il lève la tête, et mon cœur est saisi.

**Berthe**

Saisi ?

**Camille**

D'étonnement, de tristesse, d'alarmes.  
Ses yeux étaient gonflés et tout rouges de larmes.  
Une pâleur de mort sur son front s'étendait ;  
Et son regard farouche, et son gant qu'il tordait,  
Tout révélait en lui quelque affreuse tempête  
Qui dans son âme encor bouillonnait et grondait.  
Tremblante, auprès de lui je mets son cher poète ;  
Il en lit quelques vers, puis le jette. Ma main  
Lui présente Sylvio, Monti : même dédain.

**Berthe**

Qu'avait-il donc ?

**Camille**

Attends. Tout à coup il se lève.  
« Que m'importent les vers de tous ces beaux  
esprits ?

Dit-il. « Sont-ce donc là des hymnes de proscrits ?  
« Non ! Le voilà, le chant de la lyre et du glaive !... »  
Et, tirant un vieux livre en ses habits caché,  
Il commence ce psaume incomparable immense,  
Le plus douloureux cri que trente ans de souffrance

Du cœur d'un peuple esclave aient jamais arraché  
« Le long des fleuves d'Assyrie... »

**Berthe**  
Le chant des juifs ! le chant de la captivité !  
**Camille**

Lui-même ! Et pas un mot par Manin répété,  
Qui dans mon âme encor ne résonne et ne crie :  
« Le long des fleuves d'Assyrie,  
« Nous étions assis et pleurions ;  
« Nous pleurions, ô chère patrie,  
« Car de toi nous nous souvenions ! »

**Berthe**  
O malheureux ! je vois, je vois couler ses larmes !  
**Camille**

« Sion ! Sion ! belle de tant de charmes,  
« Sion, objet de tant d'alarmes !  
« Chère Sion ! avant de t'oublier,  
« Mes yeux oublieront la lumière,  
« Et ma langue, comme une pierre  
« Se séchera dans mon gosier !  
« Nos maîtres nous ont dit : Esclaves,  
« Vos voix sont douces et suaves,  
« Chantez-nous... »

A ce mot... « chantez-nous... » il hésite, il s'arrête.

Et froissant dans ses mains le livre du Prophète,  
Chanter ! chanter ! dit-il en marchant à grands pas,

Voilà l'odieux mot que l'Europe répète...  
Vous êtes des chanteurs, des instrumens de fête ;  
La musique et les vers voilà votre œuvre !...  
ingrats !

Parce que l'Italie a sur leur froide race  
Épanché ses trésors d'élégance et de grâce,  
Et qu'ils ont de nous seuls appris tout ce qui plaît  
Leur dédain, pauvre peuple, armé de ton bienfait  
Te refuse un cœur d'homme, à toi qui les enchanter

Et nous accable avec nos qualités charmantes.

**Berthe**  
Il a raison !

**Camille**  
Hé bien ! s'écria-t-il enfin.  
Assez d'affronts ! debout !... Faisons voir à la terre

Que notre arme n'est pas un luth de baladin !  
Des fusils ! des canons ! La bataille ! la guerre !  
Et jetons-leur le cri du psalmiste divin

« O misérable Babylone !  
« Heureux celui qui te rendra  
« Tout ce que souffre et souffrira  
« Le peuple que Dieu t'abandonne !  
« Heureux, heureux les triomphants,  
« Qui de pleurs noyant ta paupière  
« Écraseront contre la pierre...  
« Le front de tes... petits... enfans !

Non ! non, dit-il soudain, en pâlisant d'effroi,  
Non ! ne me croyez pas ! je blasphème ! qui ? moi ?  
Moi, Manin, qui suis bon, humain ; moi qui fus père,

Moi !... moi !... parler d'enfans écrasés sur la pierre,

Et du meurtre mêler les sinistres accens [ans !  
Aux leçons dont j'entoure une enfant de seize  
Pardonnez, pardonnez, chère et douce Camille !  
Si j'appellais leur mort, c'est qu'ils ont, eux aussi,

Tout tué parmi nous, tout brisé sans merci ;  
C'est qu'il nous ont ravi patrie, amis, famille,  
C'est qu'à pareil jour, moi, moi-même... j'ai perdu...

Et sans pouvoir finir, il s'enfuit éperdu...  
Ce jour était le jour de la mort de sa fille !

**Berthe**  
Une fille !... Il avait une fille ?  
**Camille**

Vingt ans,  
Vingt ans à peine !

**Berthe**  
Et morte ! En quels lieux, en quel temps ?  
**Camille**

En France ! dans l'exil ! morte comme sa mère !  
Morte en le laissant seul sur la terre étrangère !

**Berthe**  
Oh ! c'en est trop mon Dieu ! c'est est trop pour un cœur.

**Camille**  
Eh ! que dirais tu donc si, comme moi, ma sœur,  
Tu les avais pu voir, elle et son père ensemble !...  
Entre un père et sa fille, il est parfois, ce semble  
Un nœud mystérieux, plus puissant et plus doux  
Que du père à son fils, de l'épouse à l'époux.  
La différence même et du sexe et de l'âge,  
Certain rapport secret d'esprit ou de visage.  
Ce qu'un front de seize ans, par son candide aspect,

Répand autour de soi de calme et de respect,  
Enfin je ne sais quoi de pur, de poétique,  
Que le cœur sent bien mieux que la voix ne l'explique,

Et qui, s'échappait d'eux comme un rayonnement,  
Faisait de leur tendresse un spectacle charmant,

**Berthe**  
Je le crois ! Se sentir la fille d'un tel père !...  
**Camille**

Elle était tout ensemble et sa fille et sa mère,  
Et leur amour croissait de toutes leurs douleurs !  
Tour à tour consolés ou bien consolateurs,  
Chacun, que ce fut l'ange ou que ce fut l'apôtre.  
Séchait soudain ses pleurs s'il voyait pleurer l'autre,

Et dans ce doux mélange et de soins et d'appui,  
Elle, pour l'affermir, devenait forte, et lui,  
Lui, touchant abandon de l'amour paternelle,  
Il faiblissait parfois pour s'appuyer sur elle !

**Berthe**  
Mais il avait donc tout : grâce, bonté, douceur !  
**Camille**

Hélas ! il l'avait, elle ! Et dans ce jeune cœur  
Il retrouvait si bien son héroïque flamme !  
C'était si bien l'enfant de son sang, de son âme !  
Ah ! lorsqu'il la voyait, l'œil brillant de fierté,  
Tressaillir et pâlir au nom de liberté,  
Il lui semblait, orgueil et volupté suprême,  
Voir paraître à ses yeux l'Italie elle-même,  
Mais l'Italie heureuse, et la jeunesse au front,  
Pure de tout excès comme de tout affront,  
Les mains libres, debout, belle, régénérée,  
Telle qu'au monde un jour lui-même il l'a montrée,

Et telle qu'à son heure et quand le temps viendra,  
Que nos cœurs en soient sûrs, Dieu la réveillera !

**Berthe**  
Mais elle !... son enfant ! mourir en pleine vie !  
A notre âge ! Comment, par quel fléau ravie...  
**Camille**

Un fléau ! tu d'is bien ! Mal étrange, inconnu,  
Fatal comme l'exil dont il était venu !

Ah ! si je te con tais cet horrible martyre.  
Si je te disais... Non ! je ne veux pas le dire,  
Non ! Ce fut trop affreux ! Mais sache seulement  
Pendant vingt-deux mois d'incurable tourment,  
Lui seul dut la soigner, la veiller, la défendre ;  
Qu'une aide mercenaire il ne pouvait la prendre,  
Trop pauvre pour payer, trop fier pour recevoir !  
Et le matin, après ces nuits de désespoir,  
Quand la nature en lui succombait épuisée,

Tout pâle d'insomnie, et la tête brisée,  
Il allait, se traînant plutôt qu'il ne marchait,  
Reprendre ses leçons et gagner son cachet.  
Pour pouvoir de l'enfant, qui dans ses bras ex-

pire,  
Alléger, hélas ! non prolonger le martyre,  
Car ce martyre était tout ce qui lui restait,  
Il la voyait souffrir ! oui ! mais il la voyait !...

De Camille, à ces mots, la voix tombe et s'arrête.  
Les pleurs la suffoquaient. Elle cache sa tête  
Dans les bras de sa sœur qui sanglotait aussi,  
Et toutes deux longtemps demeurèrent ainsi,  
Honorant dans leur âme héroïque et fidèle,  
Des douleurs de l'exil cet accompli modèle !  
Puis, relevant la tête, et d'un ton faible et lent,  
Toutes les deux, moitié pleurant, moitié parlant.

**Berthe**  
Combien survécût-il encor ?  
**Camille**

Deux ans à peine,  
**Berthe**  
Le revis-tu souvent ?

**Camille**  
Un jour chaque semaine.  
**Berthe**

Il était donc toujours maître d'italien ?  
**Camille**

Oui, puisqu'il n'avait rien et qu'il n'acceptait rien.

**Berthe**  
Et ta vue à son cœur n'était pas douloureuse ?  
**Camille**

Je lui faisais du bien,  
**Berthe**  
Que je te trouve heureuse !

Était-il très changé ?  
**Camille**  
Non, pas trop ! Seulement,  
Il parlait bien plus bas, marchait plus lentement,  
Et semblait par moment respirer avec peine.

**Berthe**  
Ah !  
**Camille**

Comme j'avais vu qu'il perdait presque haleine.  
Quand, l'escalier franchi, dans ma chambre il entra,

J'allais à lui, sitôt que la porte s'ouvrait,  
Lui parlant la première, avec chaleur, de suite...  
De ma ruse innocente il s'aperçut bien vite...  
Il voyait tout. Alors de son air fin et doux,  
Il me dit en souriant : Vous êtes bonne, vous !  
Mais le coup est porté, mon enfant, et peut-être  
Vous faudra-t-il bientôt choisir un autre maître.  
Les leçons, en effet, jour à jour s'espaçaient :  
Quelques mots de sa main souvent les rempla-

çaient.  
Puis, un matin, sa plume elle-même s'est tue,  
Et quelques jours plus tard... on votait sa statue !

L'entretien s'éteignit de nouveau dans les pleurs.  
Mais bientôt, et tout bas, la plus jeune des sœurs  
Reprit : Je voudrais bien, Camille, à son image  
Apporter mon offrande...

**Camille**  
Oui ! mais un tel hommage  
Venu de notre part peut-être étonnera.

**Berthe**  
Nous tairons nos deux noms et nul ne le saura.

Vain espoir ! on le sait, enfans ! on vous a vues !  
Tandis que du proscrit vos âmes ingénues  
Réflétaient, pur miroir, le sévère profil,  
Il entendait tout, lui ! Jusqu'à lui, vos louanges  
Montaient comme un écho du chant même des anges,  
Et cependant son front viril [anges,  
Se penchait, tout en pleurs, sur sa fille chérie,  
Car il l'a retrouvée, et dans une patrie  
Où l'on ne connaît pas l'exil ! E. LEGOUVÉ